

MARTINEAU, FRANCE avec la collaboration de ANNETTE BOUDREAU, YVES FRENETTE et FRANÇOISE GADET.
Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 540 p. ISBN 978-2-7637-3909-0

Bertrand Bergeron

Volume 19, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082777ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082777ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2021). Review of [MARTINEAU, FRANCE avec la collaboration de ANNETTE BOUDREAU, YVES FRENETTE et FRANÇOISE GADET. *Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 540 p. ISBN 978-2-7637-3909-0]. *Rabaska*, 19, 308–312. <https://doi.org/10.7202/1082777ar>

Histoire populaire de l'amour au Québec nous fait explorer un sujet peu souvent abordé. À travers lui, nous partageons la vie amoureuse de nos ancêtres. On nous a enseigné pendant des décennies que leur « histoire [était] une épopée », qu'ils étaient des héros plus grands que nature. Jean-Sébastien Marsan nous rappelle qu'ils furent avant tout des hommes. Ce qui est déjà bien.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

MARTINEAU, FRANCE avec la collaboration de ANNETTE BOUDREAU, YVES FRENETTE et FRANÇOISE GADET. *Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 540 p. ISBN 978-2-7637-3909-0.

Salon international du livre de Québec 1989. Dépêché par les Éditions JCL pour assurer la promotion d'un livre, et comme il n'y a pas foule devant le stand qui m'a été attribué, je déambule dans le salon du livre en quête de ces belles éditions qui font de la figuration culturelle chez soi à défaut d'être lues. J'arrive devant le stand des éditions Québec Amérique où siège son fondateur, Jacques Fortin. Il attend les bouquineurs, entouré par des piles du fleuron immensément attendu de ses éditions : *Le Visuel*. Enfin un livre d'utilité quotidienne qui suppléera à la fonction jusque-là remplie par les catalogues *Dupuis Frères*, *Sears* ou *Canadian Tire* : mettre les bons mots sur les choses qui facilitent notre existence ! Je saisis un exemplaire, le feuillette avec empressement sous le regard amusé de l'éditeur. Je le complimente : « Très beau livre, important ! Dommage, il est en anglais ! » Protestations outrées de Jacques Fortin : comment peut-on dénaturer ainsi le fruit du travail consciencieux d'un linguiste réputé, en l'occurrence Jean-Claude Corbeil ? « Je suis de langue française, lui répliquai-je. Je lis donc de haut en bas et de gauche à droite. Or votre préface bilingue étalée sur deux colonnes place l'anglais à gauche et le français à droite. Quand je vais aux illustrations, le mot d'appel qui apparaît en premier est en anglais. Votre dictionnaire est de facture anglaise avec sa version en français. » Notre discussion a tourné court, d'ailleurs je ne cherchais pas à polémiquer. Tout est rentré dans l'ordre dans les parutions ultérieures. Cet exemple me rappelle en boucle les propos de Gaston Miron qui affirmait sur toutes les tribunes et dans tous ses écrits que nous étions des colonisés de l'intérieur. Nous nous colonisons nous-mêmes. Pour preuve, et toute récente celle-là : le 4 décembre 2018, la mairesse de Montréal, Valérie Plante, a reçu une délégation d'investisseurs en prononçant une allocution uniquement en anglais, exception faite de trois mots : « merci » et « bon matin », cette dernière locution étant un calque de l'anglais *good*

morning. Miron aurait bien ri, d'un rire sardonique, lui qui qualifiait Montréal de deuxième plus grande ville française d'expression anglaise au monde.

Au Québec, nous entretenons un rapport schizophrénique avec notre langue. Je me souviens, à l'école de rang, de ces campagnes du Bon Parler français dans lesquelles on nous apprenait notre langue maternelle comme une langue seconde : dites, ne dites pas. Moi qui vivais sur une ferme qui n'avait pas encore connu sa révolution motorisée et tout le lexique anglais qui l'accompagnait, j'étais soudain exposé à des expressions anglaises pour la première fois, et cette circonstance a tellement marqué mon esprit que j'appréhende toujours le moment de prendre la plume en me demandant si je n'écris pas en anglais en français, situation paralysante s'il en est qui s'est peu à peu transformée en mentalité obsidionale : le français en Amérique du Nord est une langue assiégée de toutes parts. L'anglais est la langue de prestige qui n'a pas à se justifier d'exister, et j'en voudrais pour preuve deux exemples brefs : l'Angleterre vient de quitter la Communauté européenne en lui laissant un cadeau de Grec : sa langue, *lingua franca* admise par les 26 autres nations dans leurs échanges internationaux. Dans *Francophonies nord-américaines*, plusieurs contributeurs font référence à un concept opératoire, le MPF, qui se formule, quand on le déploie, en anglais alors qu'il concerne une réalité bien francophone : le « Multicultural Paris French » (Françoise Gadet, p. 118). J'évoque encore les mânes de Miron qui écrivait que « les nécessités bilingues [...] s'incrustent dans la moelle épinière de l'espace mental du langage » (*Aliénation délirante*).

Ce long préambule n'a d'autre but que d'illustrer la position bien arrêtée que tout lecteur qui s'exprime en français laurentien, acadien ou louisianais éprouve quand il est question de langue. Il n'arrive pas neutre ni sans préventions devant un tel ouvrage et il se trouve toujours disposé à faire valoir ses opinions et ses expériences. *Francophonies nord-américaines* est un livre choral, polyphonique, non point un recueil, mais un « cocktail » (j'emprunte ce mot à Jean-Marie Klinkenberg, p. 527) qui mélange les analyses fines sur les parlers français avec la précision et la parcimonie de ceux qui soupèsent le bon dosage d'essences variées afin d'harmoniser les saveurs. Il se déguste donc avec lenteur tant il déborde de science et d'intelligence, fruit de la collaboration de 30 chercheurs issus de plusieurs universités et d'un artiste qui orne la page couverture de son œuvre picturale, Jean-François Provost. Comme le précise France Martineau dans son « Introduction » : « Le présent ouvrage porte sur trois caractéristiques des francophonies nord-américaines qui sont étroitement liées – langues, frontières et idéologies – et sur des thèmes comme le changement linguistique et le contact des peuples, les migrations et la reconfiguration des communautés, les représentations linguistiques et les effets sur les pratiques » (p. 1). Pour remplir ce vaste programme, « l'équipe

[a] regroupé des chercheurs et chercheuses venant de plusieurs disciplines : linguistique, histoire, sociologie, anthropologie, ethnologie, géographie, littérature et archivistique » (p. 2). Recherche multidisciplinaire donc qui explore le temps long de l'implantation et de la diffusion du français sur le continent tout en se permettant des plongées en profondeur dans des cas de figure : « Un continuum minoritaire/majoritaire : *comme*, *genre* et *like* au Québec et en Ontario » de France Martineau et Anaïs Moreno (p. 385-414) présente, à cet égard, un modèle plus que convaincant.

Francophonies nord-américaines démolit au passage quelques idées reçues qu'il était opportun de revoir. D'abord, le tronc unique du parler français en terre d'Amérique : « le français des Antilles ne vient certes pas du Québec, le laurentien ne vient pas de l'acadien, et nous savons désormais que le "français régional louisianais" ne se réduit pas à un avatar de l'acadien, etc. Chaque sous-ensemble des français d'Amérique remonte en fait à son propre foyer de départ – et a connu par la suite une histoire qui lui est propre » (André Thibault, p. 362). Distinction est désormais faite et demeurera entre le parler laurentien qui a vu son aire d'expansion s'étendre vers l'ouest et au sud de la frontière dans la foulée des grandes migrations québécoises vers des terres à conquérir ou des emplois à occuper dans les usines. Le parler acadien, s'il peut légitimement se réclamer de la France comme celui du Québec, forme un rameau à part entière et il n'y a rien de plus urgent pour lui que de s'autonomiser par rapport au Québec afin de revendiquer sa propre identité. Pour ce qui est du français louisianais, il « convient donc, jusqu'à preuve du contraire, de [le] traiter [...] comme une branche indépendante de la famille des dialectes et créoles nord-américains du français, partageant des traits tantôt avec le québécois, tantôt avec l'acadien, tantôt avec l'haïtien » (André Thibault, p. 353, citation de Baronian, 2016, p. 315-316). On mesure ici le degré de complexité auquel se heurtent les chercheurs quand ils se penchent sur l'identité irréductible des trois variétés du français en Amérique du Nord.

Plusieurs contributeurs s'interrogent sur le sort réservé aux français (le pluriel est désormais de rigueur) dans les zones d'intense contact avec l'anglais. Qu'arrive-t-il quand des communautés francophones, incapables d'assurer leur renouvellement par la natalité, voient leurs effectifs diminuer par l'arrêt du flux migratoire francophone et des mariages exogamiques (mixtes français/anglais)? Le Québec échappe encore pour un temps à cette interrogation existentielle, la Louisiane non où certains interlocuteurs entrevoient déjà la possibilité d'une culture française sans la langue, car, terrible et affligeant constat, « la transmission intergénérationnelle de la langue est presque inexistante [et, phénomène plus troublant encore des] locuteurs francophones âgés revendiquent l'identité francophone pour leurs petits-enfants qui ne parlent pas français et les non-francophones l'endossent

eux-mêmes » (Mourad Ali-Khodia, Annette Boudreau, Sylvie Dubois, Marguerite Perkins, p. 501). Devant un tel état de choses, on voit bien que la triade sacrée : langue, foi et nation ne peut plus tenir. D'autres cultures ont perdu leur langue tout en conservant, en partie ou en totalité, leur âme. Pensons à l'Irlande et à l'Angleterre « séparées par une langue commune », ironisait George Bernard Shaw (auquel on prête de tels propos).

La situation de Welland en Ontario illustre une trajectoire possible de l'avenir de plusieurs communautés francophones qui n'ont pas une masse critique de locuteurs telle que le Québec. Deux articles lui sont consacrés, et le second, qui collige le témoignage de deux curés, n'invite pas à l'optimisme, loin de là (« Genèse, essor et refondation de la communauté francophone de Welland (Ontario) », p. 263 sq., et « L'Assimilation linguistique de Welland (Ontario) : le témoignage de deux curés (portrait) », p. 521 sq.).

En épilogue, Jean-Marie Klintenberg résume de manière éloquente les apports fondamentaux et novateurs de ce « cocktail » (p. 527) ainsi qu'il le désigne. Il en identifie quatre : d'abord « [l]a dissolution d'une identité » (p. 527), celle de la Langue avec la majuscule, intangible, modèle unique et inoxydable égaré parmi les idées platoniciennes en regard de la langue avec la minuscule soumise aux aléas de l'histoire et aux caprices des locuteurs. Ensuite « l'avènement d'une posture résolument excentrique, assumée comme telle » (p. 529), véritable révolution copernicienne ouverte au dialogue entre le centre et la périphérie, entre la Langue envisagée de manière essentialiste et la langue ballotée en permanence par les facteurs de variations. Cette constatation amène J.-M. Klintenberg à affirmer qu'« il n'y a pas d'abord *des langues* [...] *de la langue* » (p. 530, les italiques sont de l'auteur). « La troisième parabole du volume [...] affirme ceci : que la langue est moins une structure qu'un outil » (p. 531). Pour reprendre à mon compte l'aphorisme d'André Belleau : « Je n'ai pas besoin de parler français, j'ai besoin du français pour parler ». Cet outil n'est pas destiné à la contemplation, mais à l'action. La langue est « actionnelle ». Enfin, « un quatrième discours [...] qui proclame que tous les francophones du monde ont le même intérêt à l'endroit de leur langue » (p. 532). Cette opinion s'enracine dans la conception essentialiste de la Langue alors que la majorité des locuteurs ne l'utilise que pour communiquer. Ce qu'ils font avec cette langue-ci, ils pourraient tout aussi bien le faire dans une autre.

Ce livre, parfois austère dans ses analyses, en impose à la fois par la qualité de ses articles et le regard novateur qu'il porte sur notre situation, voire notre aventure linguistique sur ce vaste continent. Ils en livrent une radiographie sans complaisance, diagnostiquant ses carences sans jamais porter de jugements. Parler français en terre d'Amérique relève presque des arts martiaux : c'est un incessant combat, et pour le livrer avec efficacité et

quelques perspectives de réussite, on ne doit jamais baisser sa garde. Seule la volonté de durer est capable d'endiguer la déferlante anglophone. Aussi ne faut-il pas s'étonner du sentiment de lassitude exprimé par certains. Après la « fatigue culturelle » analysée par Hubert Aquin et l'incompréhensible fatigue référendaire qui nous a fait démissionner devant l'Histoire, existerait-il une fatigue linguistique qui nous amènerait à dire : « À quoi bon ! » Le plus beau des défis serait qu'on puisse dire dans les siècles à venir que l'Amérique est aussi une terre française et non qu'elle l'a déjà été.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

RIVIÈRE, SYLVAIN. *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens. Contes*. Québec, Éditions GID, 2021, 254 p. ISBN 978-2-89634-446-8.

Au cours des ans, Sylvain Rivière est devenu un auteur prolifique dont les œuvres ont rejoint non seulement ses concitoyens du Bas-du-Fleuve et de la Gaspésie mais aussi ceux du Québec, voire de l'étranger. Son dernier-né, *Adelme Porlier duc de Chikanki, quêteux de grands chemins et ses disciples gaspésiens*, est un recueil hybride regroupant environ vingt-cinq contes et une dizaine de poèmes-chansons (sans la musique toutefois), en plus d'un fort beau texte initial consacré aux quêteux, ces « hobos de passage » qui arpentaient les campagnes, dès le printemps venu, demandant « la charité pour l'amour du bon Dieu » et à qui on donnait, selon le conteur, « beaucoup plus pour soulager sa conscience et se sauver d'un mauvais sort que par simple charité chrétienne » (p. 19). Ces « apôtres de la semelle » (*ibid.*) avaient droit la plupart du temps à la place qui leur était réservée pour passer la nuit, le « banc de quêteux », même dans les modestes familles désireuses de partager le gîte et le couvert avec celui qui pratiquait son métier par amour. Il offrait souvent, en contrepartie, de réparer un moulin à coudre, aiguïser les couteaux, faire disparaître les verrues, guérir l'eczéma et le zona, débosser les chaudrons, conter, taper du pied et jouer du violon... Car plusieurs d'entre eux, du moins dans l'entourage de Rivière, étaient d'agréables conteurs, au répertoire plus ou moins étendu, véritables « colporteurs de nouvelles », qualifiés encore de « gazettes vivantes » surgies « tout droit du grand théâtre de la vie » (p. 23).

Dans son recueil, Rivière remonte dans ses souvenirs et évoque l'époque de son enfance vécue dans sa Gaspésie natale, qu'il n'a jamais cessé de porter en lui, alors que les quêteux, ces « cherche-pain », étaient aussi nécessaires que le docteur, le notaire ou le curé. Ces « hobos de track », susceptibles, à chacun de leurs passages, d'égayer une population oubliée des politiciens et